

Suspense dans l'Eiger par Christophe Profit

Extraits d'un entretien avec la journaliste Christine Grosjean, paru dans la revue Alpirando en avril 1987.

« Les premières grosses difficultés ont commencé juste avant la nuit, entre le premier et le deuxième névé. J'ai commencé à avoir les boules sur le grand névé : je l'avais fait une fois en hiver par une neige dure, et là je devais me battre avec une glace noire et dure, vérifier chaque ancrage.

J'ai pris mon mal en patience. Presque arrivé au *Fer à repasser* j'ai trouvé un autre gros obstacle : des bouchons de neige dans les fissures. Avec la panne du Barracuda (1) j'ai commencé à nettoyer, ce qui m'a pris pas mal de temps. J'ai franchi ce passage pour atteindre le *Fer à repasser* et à la fin j'avais deux doigts complètement blancs. Je n'avais jamais eu les doigts dans cet état. Je me suis immédiatement arrêté pour les masser. La circulation est revenue et j'ai rejoint le *Bivouac de la Mort*. J'avais fait une vacation radio au niveau du premier névé, et là j'en ai refait une. Au fur et à mesure je me rendais compte que cela devenait de plus en plus problématique et en arrivant à *La Rampe* j'ai vraiment pris un coup au moral. Je savais que le problème était là, mais à ce point ! Quand j'ai fait les premiers mètres dans *La Rampe* je me suis dit que vraiment ce n'était pas possible de grimper dans ces conditions ! J'ai appelé à la radio et je le leur ai dit. De *La Rampe* on voit très bien la *Kleine Scheidegg*, l'hôtel où ils étaient, et jamais je n'avais perçu avec une telle acuité le contraste entre la vie là-bas et moi dans une situation aussi précaire. Je leur parlais à la radio et pour un rien, une demi seconde après, je pouvais me casser la figure et débouler 1000 mètres de paroi. Je pouvais leur parler, me confier et en même temps j'étais en plein vide sur mes pointes de crampon accrochées à des bouchons de neige branlants : ça m'a fait tout drôle. J'ai continué dans *La Rampe* en faisant super gaffe. Je me souviens notamment d'un passage dont je me suis approché trois fois de suite, revenant à chaque fois en arrière sans oser le tenter tellement cela me paraissait tangent. Je n'avais aucune possibilité de m'assurer, tout était recouvert de neige et j'étais obligé de passer au moral. Là j'ai eu le sentiment de jouer à la roulette russe, j'étais sur les pointes de mes crampons et tout pouvait arriver. La radio c'était mon paquet de cigarettes, c'était instinctif, je ne pouvais m'empêcher d'appeler. Ensuite je suis arrivé au passage clé de *La Rampe*, la fissure, et là c'était carrément sordide. Trois bouchons successifs barraient la fissure, une neige bien durcie.

Il n'y a pas d'autre passage. Il fallait nettoyer : j'ai mis une heure trente pour tout dégager sur vingt mètres. Je trouvais des pitons au fur et à mesure, donc je pouvais m'auto-assurer. Pour l'un des bouchons, j'étais dessous à essayer de dégager la neige et d'un seul coup un énorme bloc m'est tombé sur la nuque. J'étais comme une bête, il fallait que je m'en sorte mais je ne me suis jamais senti submergé. Même quand ma lampe a flanché j'ai continué : je voulais arriver jusqu'à la *Traversée des Dieux*, espérant profiter de la pleine lune. Mais en fait, quand j'y suis arrivé, la lune avait tourné et je ne voyais plus rien. J'avais pris tellement de risques dans *La Rampe* que pour la *Traversée des Dieux* j'ai utilisé ma corde alors que j'aurais très bien pu passer sans. J'ai essayé de trafiquer ma frontale mais sans résultat. Finalement j'ai dû m'arrêter avant la *Traversée*. Je n'étais pas

assuré à un piton, j'avais juste planté mes engins dans la neige. J'avais froid (-30°), j'avais sommeil. À deux ou trois reprises j'ai failli m'endormir, me réveillant in extremis en sentant mes engins glisser sous mon poids.

Je suis resté à peu près une heure et demi les pieds sur une petite vire, à attendre le jour. À la radio, Sylviane avait beau me conseiller de me faire du thé, je n'ai pas eu le courage de sortir le réchaud. Tout en sachant que le plus dur était fait je commençais à être dépassé. Je pensais aux fissures de sortie et j'étais dans le doute.

Dès les premières lueurs de l'aube, je me suis lancé dans *La Traversée des Dieux* : c'est vertigineux et j'ai pris le temps de m'assurer. Je suis arrivé à *L'Araignée* : c'était une étape, le moral allait mieux. Ensuite les fissures de sortie m'ont posé moins de problèmes que je ne le craignais. Je me sentais fatigué, sans plus. C'est en arrivant sur l'arête sommitale que j'ai eu le gros coup de barre. Je m'arrêtais tous les dix mètres. A 9 h 30, en arrivant au sommet où Sylviane m'attendait, j'ai complètement craqué. Je me suis mis à pleurer. Puis je suis arrivé près de l'équipe cinéma et je sanglotais. Je pouvais me laisser aller : pour moi c'était gagné. Je sortais vivant d'une nuit de cauchemar et c'était un immense bonheur. Elie m'attendait avec mon parachute. Le vent avait forcé et il m'a dit que le décollage ne serait pas évident. Je n'ai pas hésité, j'étais en hypothermie. J'avais les joues blanches, mon pantalon était dur comme du bois, j'étais très marqué et j'ai estimé que c'était trop dangereux dans ces conditions de partir en parapente... »

(1) la partie plate du piolet.